

La littérature de la guerre 1914-1918

Pour que le visage hideux de la guerre ne s'efface pas...

Entrée au Panthéon de Maurice Genevoix et de «ceux de 14»

par Robert Wilmes

La guerre 14-18, la Grande Guerre, occupe encore, malgré le recul d'un siècle, une place de choix dans la littérature contemporaine, grâce à quatre auteurs qui l'ont eux-mêmes éprouvée dans leur âme et dans leur chair: Henri Barbusse, Roland Dorgelès, Georges Duhamel et Maurice Genevoix. Leurs œuvres: *Le Feu*, *Les Croix de Bois*, *La Vie des Martyrs*, et *Ceux de 14* nous replongent dans un univers qui semble un instant dominé par le pire de l'homme, mais qui nous révèle aussi, au comble de l'horreur, ses plus nobles vertus.

Henri Barbusse, né le 17 mai 1873 à Asnières-sur-Seine, meurt le 30 août 1935 à Moscou. Poète, journaliste et romancier, il s'engage comme volontaire en 1914, malgré son état de santé et ses convictions pacifistes. Il participe aux combats en première ligne jusqu'en 1916, puis rédige sur son lit d'hôpital *Le Feu* qui lui vaut le Prix Goncourt de la même année. Le réalisme de son récit fait scandale à l'arrière, mais trouve beaucoup d'assentiment dans la troupe et même chez l'ennemi.

Roland Lécavelé, dit Roland Dorgelès, né le 15 juin 1885 à Amiens, meurt le 18 mars 1973 à Paris. Jeune journaliste, il fait partie de la joyeuse bande autour de Picasso, Jacob, Braque, Apollinaire, Derain, Carco, et tant d'autres qui peuplent le vieux Montmartre. Volontaire dans l'infanterie en 1914, il termine la guerre dans l'aviation. Il est démobilisé en 1919, le même jour où paraissent ses souvenirs de guerre *Les Croix de bois*, son plus grand succès. Il rate le prix Goncourt d'une voix au profit de *L'ombre des jeunes filles en fleurs* de Marcel Proust. Dorgelès est membre de l'Académie Goncourt de 1929 à 1973.

Georges Duhamel, né le 30 juin 1884 à Paris, meurt le 13 avril 1966 à Valmondois. Après ses études, Georges

Duhamel attaque de front une double carrière scientifique et littéraire, comme chercheur dans un laboratoire et comme chroniqueur au *Mercur* de France. En 1914, le docteur Duhamel est mobilisé comme médecin aide-major de deuxième classe. Il témoigne des souffrances endurées par les blessés et les amputés dans deux ouvrages remarquables: *Vie des Martyrs* publié en 1917 et *Civilisation*. Ce dernier est couronné par le Prix Goncourt de 1918.

Maurice Genevoix, né le 29 novembre 1890 à Décize, meurt le 8 septembre 1980 à Xàbia (Espagne). En août 1914, le normalien part à la guerre comme lieutenant d'infanterie. Le 25 avril 1915, il est grièvement blessé à l'épaule gauche aux Éperges, sous Verdun. Il restera infirme du bras gauche. Guéri, il regagne Paris où le secrétaire de l'École normale l'encourage à témoigner de «sa guerre». Au cours des années suivantes, il publie tour à tour: *Sous Verdun* (1916), *Nuits de Guerre* (1916), *Au seuil des guitounes** (1918), *La Boue* (1921) et *Les Éperges* (1921). En 1950, il présente l'ensemble de ses souvenirs en un volume intitulé *Ceux de 14*. C'est sa probité devant la réalité qui fait de l'œuvre de Maurice Genevoix un des plus fiables documents de la Grande Guerre. Le président de la République, Emmanuel Macron, a annoncé le 6 novembre l'entrée au Panthéon l'an prochain de l'écrivain Maurice Genevoix et, «à titre collectif», de «ceux et celles de 14», afin de rendre hommage à «l'armée victorieuse» de la Grande Guerre.

Au rendez-vous de la mort

Trente mille combattants tués ou blessés en six minutes (estimation du nombre de victimes anglaises, le 1^{er} juillet 1916 dans la Somme) est une nouveauté mondiale. Entre 1914 et 1918, la mort passe à l'échelle industrielle. Dans certains secteurs du front, des bataillons entiers disparaissent du plan de bataille en une seule journée. Dans l'armée anglaise, l'espérance de vie d'un officier n'est en moyenne que de six semaines¹. Rares sont les engagés de 1914 qui, après

quatre années de combats, sortent vivants des tranchées, vivants peut-être, mais certainement pas indemnes.

La mort s'approvisionne aussi dans les hôpitaux de campagne, où elle attend patiemment son heure. Un grand blessé qu'on y transporte les deux jambes broyées la regarde en face avec un courage admirable. Il murmure simplement: «C'est dur de mourir! Allez! Allez! Je serai courageux.»²

Nombre de blessés graves préfèrent rencontrer la mort à l'abri des regards, comme le soldat Lavolette: «(Il) s'est couché sur le ventre; il a fermé sa capote sur ses blessures, étroitement, farouchement, et il dit «non!», les dents serrées. Éloignez-vous, laissez-le... Lavolette veut mourir seul. Il cache sa tête dans son bras droit plié; sa main seule agonise par-dessus sa tête, frissonnant dans une moufle de laine bleue (...) Elle ne frissonne plus; Lavolette est mort.»³

Au milieu de tout ce carnage, il arrive que la mort perde un peu de son horreur en affichant un air bon enfant.

«On s'était battu en septembre dans ce pays et tout le long de la route, les croix au garde-à-vous, s'alignaient, pour nous voir défilier.

Près d'un ruisseau, tout un cimetière était groupé; sur chaque croix flottait un petit drapeau et cela tout claquant donnait à ce champ de morts un air joyeux d'escafre en fête. (...) Autour des fermes, au milieu des champs, on en voyait partout: un régiment entier avait dû tomber là. Du haut du talus encore vert, ils nous regardaient passer, et l'on eût dit que leur croix se penchaient, pour choisir dans nos rangs ceux qui, demain, les rejoindraient.

Pourtant elles n'étaient pas tristes, ces premières tombes de la guerre. Rangées en jardins verdoyants, encadrées de feuillage et couronnées de lierre, elles se donnaient encore des airs de charmille pour rassurer les copains qui partaient. Puis à l'écart, dans un champ nu, une croix noire, toute seule, avec un calot gris.

- Un Boche! cria quelqu'un. Et tous les nouveaux se bousculèrent pour regarder: c'était le premier qu'ils voyaient.»⁴

L'attaque, avant, pendant et après

Des deux côtés du front, les états-majors sont convaincus que c'est par des attaques massives et répétées, baïonnette au canon, avançant à découvert contre des abris de mitrailleuses, que le destin de la guerre sera changé. Le général en chef Joseph Joffre ne cesse de répéter: «Les Boches, je les grignote». Toutefois, à force de vouloir les grignoter, il envoie des milliers d'hommes à la mort, un calvaire décrit par Henri Barbusse:

«Chacun (de ces hommes) sait qu'il va apporter sa tête, sa poitrine, son ventre, son corps tout entier, tout nu, aux fusils braqués d'avance, aux obus, aux grenades accumulées et prêtes, et surtout à la méthodique et presque infaillible mitrailleuse (...) à tout ce qui attend et se tait effroyablement là-bas, (...) avant de trouver les autres soldats qu'il faudra tuer (...).

Malgré la propagande dont on les travaillait, ils ne sont pas excités. Ils sont au-dessus de tout emportement instinctif. Ils ne sont pas ivres, ni matériellement, ni moralement. C'est en pleine conscience, comme en pleine force et en pleine santé qu'ils se massent là, pour se jeter une fois de plus dans cette espèce de rôle de fou imposé à tout homme par la folie du genre humain.

Allons en avant! (...) Nous traversons les fils de fer par les passages. (...) Brusquement, devant nous, sur toute la largeur de la descente, de sombres flammes s'élancent en frappant l'air de détonations épouvantables. (...) C'est le barrage. Une nuée de balles gicle autour de moi, multipliant les arrêts subits, les chutes retardées, révoltées, gesticulantes, les plongeurs faits d'un bloc avec tout le fardeau du corps, les cris, les exclamations sourdes, rageuses, désespérées, ou bien les chanterelles et creux où la vie entière s'exhale d'un coup. (...)



Le 7 novembre 1918, à 21 heures, la délégation allemande envoyée par Berlin pour demander l'armistice arrive aux premières lignes françaises. Elle est reçue par le capitaine Lhuillier qui la dirige sur Homblières où un repas frugal est servi aux parlementaires allemands dans le presbytère du village. Dans la nuit, la délégation allemande rejoint par train Rethondes, en forêt de Compiègne où le commandant interallié Foch l'attend. (Dessin de Georges Scott / Shutterstock)

Et soudain, on sent que c'est fini. On voit, on entend, on comprend que notre vague qui a roulé ici à travers les barrages n'a pas rencontré une vague égale et qu'on s'est replié à notre venue. La bataille humaine a fondu devant nous. Le mince rideau de défenseurs s'est émiétté dans les trous où on les prend comme des rats ou bien on les tue. Pas de résistance; du vide, un grand vide. (...) et l'attente infinie qui recommence.»⁵

«Le feu tue» professait le colonel Pétaïn dans son cours à l'École de Guerre. Mais le feu de la guerre ne tue pas avec une précision chirurgicale; il déchiquette, il broie, il extirpe, il tranche. Le feu allemand qui s'abat sur les soldats dans le secteur des Éperges, sous Verdun, est documenté par Maurice Genevoix, leur lieutenant, après une nuit d'épouvante:

«Chabeau, la lèvre pendante, la face dure et décolorée, regarde sa jambe morte qui traîne à côté de lui. Jean ne peut même plus tousser: il tourne tout doucement la tête, à droite, à gauche, la bouche auréolée de sang. Et Bilo-ray, si réduit avec sa tête penchante, son mince visage qui ne saigne plus, le nez noir de sang coagulé! (...) Petit-bru, épuisé de cris, semble dormir, la bouche ouverte. Et ceux qui vivent... Sénéchal grelottant, Carrichon, morne et boulé sur lui-même, Puttemann, apparurent tout à coup, les joues charbon-

nées de poils noirs, les traits noués d'un rictus immobile. Et là-bas... Mémasse décapité. Libron décapité. Raynaud tombé à plat ventre, la tête en bas, un éclat fiché dans le crâne, luisant et net comme un coin de bûcheron. Et toujours les mêmes flammes jaunes, les mêmes épaves innommables, les mêmes souillures, la même misère poisseuse tachée de boue, rongée de boue. Et la pluie qui ruisselle là-dessus; et les obus qui tombent toujours, avec les mêmes sifflements, les mêmes chuintements, les mêmes explosions, les mêmes colonnes de fumées sombres et les shrapnells qui tintent là-bas, qui poursuivent depuis cinq jours, le long des routes qui s'éloignent, les groupes chancelants des blessés... Cette guerre est ignoble. J'ai été, pendant quatre jours souillé de terre, de sang, de cervelle. J'ai reçu à travers la figure des paquets d'entrailles, et sur la main une langue, à quoi l'arrière-gorge pendait.»⁶

Courage et abnégation

Malgré la conviction régnante que les survivants ne sont que des morts en sursis, le courage et l'abnégation ne se perdent pas, comme en témoigne l'épisode du fanion rouge. L'artillerie veut venir en aide aux survivants d'une attaque meurtrière, mais tire trop court et risque d'achever la besogne de l'ennemi. Alors un soldat se hisse hors de son trou pour signaler

au moyen de son ceinturon rouge d'allonger le tir.

«Secs, tragiques, des coups de mauser claquèrent. Le soldat s'était recouché, touché peut-être... Anxieux, nous attendions... Non, il n'était pas mort. L'homme se redressait, et levant le bras très haut, il agitait sa ceinture d'un grand geste rouge. Encore une fois, les Boches tirèrent. (...) Entre deux bordées de tonnerre, le soldat se relevait toujours, son fanion au poing et les balles ne le faisaient couler qu'un instant. Rouge! Rouge! répétait la ceinture agitée.

Mais notre artillerie prise de folie continuait de tirer, comme si elle voulait les broyer tous. Alors l'homme se leva tout droit, à découvert, et, d'un grand geste fou, il brandit son fanion au-dessus de sa tête, face aux fusils. Vingt coups partirent. On le vit chanceler et il s'abattit, le corps cassé, sur les fils acérés... L'homme tombé, les Boches tiraient quand même féroce. (...) La fumée s'écarta. Rien ne bougeait plus... Si... Un bras remuait encore, remuait à peine, traînant son fanion dans l'herbe. Rouge! Allongez le tir... Allongez le tir...»

Notre-Dame des Biffins

«De l'église, on n'a gardé que ce coin d'autel, dans la chapelle de la Vierge, et six rangs de prie-Dieu. Tout le reste

a été transformé en ambulance et, de l'autre côté d'une cloison en planches, qui nous sépare de la nef, on entend les blessés gémir.

La cloche tinte, toutes les têtes s'inclinent. On dirait que la prière les courbe tous, sous son coup de vent. (...) À chaque génuflexion du prêtre, on aperçoit sous la soutane ses molletières bleues: c'est un brancardier de chez nous qui officie. (...) Il n'y a plus rien dans cette église que deux bras de soldat levant le ciboire vers la Vierge aux bonnes mains en robe bleue piquées d'étoiles, un bouquet de pâquerettes à ses pieds. Notre-Dame des Biffins.»

Qu'implorons-nous de vous, sinon l'espoir, Notre-Dame des Biffins! (...) Nous acceptons tout, nous acceptons toutes les souffrances, mais laissez-nous vivre, rien que cela, vivre... Ou seulement le croire jusqu'au bout, espérer toujours, espérer quand-même. Maintenant et à l'heure de notre mort, ainsi soit-il.»⁸

Il y aura toujours des guerres...

À l'armistice de 1918, tous s'accordent à penser que l'on vient de sortir de la Der des Ders, la dernière des dernières (guerres). Le bannissement de la guerre est perçu comme l'unique moyen pour sauver la civilisation. Et pourtant, les anciens combattants...

